qu'elle lui avait demandée, et celle-ci s'applaudit du succès de sa ruse.

Peu de jours après, elle accoucha d'une fille ; et, quoique le père eût beaucoup mieux aimé que ce fût un garçon, il monta à cheval sans témoigner la moindre humeur, et alla inviter au baptême ses voisins et ses amis. Ils se rendirent tous au château le jour indiqué. Lorsque l'accouchée entendit le roulement des voitures et le hennissement des chevaux, elle appela sa suivante et lui parla ainsi : Prends ce cailloux, jette-le, sans dire un mot, pardessus ta tête dans la fontaine. La suivante remplit l'ordre de sa maîtresse ; et avant qu'elle fût rentrée, une inconnue parut dans le salon, et salua, avec autant de modestie que de grâce, les chevaliers et les dames qui y étaient assemblés. Lorsque l'enfant fut présenté et que le prêtre s'avança près du bassin, elle prit la première place parmi les parrains. Chacun se rangea avec cette condescendance que l'on a pour une étrangère, l'inconnue prit l'enfant dans ses bras et le présenta sur les fonts. Tous les yeux étaient fixés sur elle ; sa beauté égalait sa modestie et la richesse de sa mise : elle était vêtue d'une robe de soie bleu d'eau, à manches tailladées, doublée de satin blanc, et couverte de plus de perles et de pierres précieuses que la vierge de Lorette ne l'est le jour de sa fête. Un saphir retenait dans ses cheveux arrangés avec art son voile transparent, qui, en retombant du sommet de sa tête jusque sur ses pieds, semblait envelopper toute sa personne d'un nuage léger ; le coin de ce voile était aussi humide que s'il venait d'être trempé dans l'eau.

L'apparition inattendue de l'étrangère causa tant de distraction à tous les parrains, qu'ils oublièrent de donner un nom à l'enfant ; le prêtre l'appela *Mathilde* du nom de sa mère. Le baptême fini, on rapporta l'enfant à l'accouchée, et tous les parrains le suivirent pour faire leurs félicitations à la mère, et le cadeau d'usage au nouveau-né. Mathilde parut un peu frappée à l'aspect de l'inconnue : probablement que l'exactitude de la nymphe lui causait de l'étonnement. Elle jeta à la dérobée un coup d'œil sur son époux, qui lui répondit par un sourire inexplicable, sans avoir l'air de faire la moindre attention à l'étrangère. Une pluie d'or versée par les mains libérales des parrains se répandit sur le berceau. L'inconnue s'approcha la dernière et trompa l'attente de tous les assistants. Chacun s'attendait à ce qu'une marraine aussi brillante donnerait un bijou d'un grand prix ou une médaille extrêmement rare, surtout lorsqu'on lui vit déployer avec beaucoup de précaution un mouchoir de soie ; mais elle n'en tira qu'une petite boîte en bois, en forme de pomme ; elle mit avec une grande solennité ce cadeau sur le berceau de l'enfant, embrassa sa mère sur le front d'un air fort amical et sortit de l'appartement.

Le mesquin présent de l'inconnue fit naître dans l'assemblée un chuchotement qui bientôt dégénéra en un rire ironique. Mais comme le chevalier et son épouse gardaient le silence, les mauvaises langues furent forcées de se taire. L'étrangère ne reparut plus, et personne ne put dire ce qu'elle était devenue. Nous avouerons que Wackermann, sans en convenir, fut très curieux de savoir quelle était cette mystérieuse marraine qu'à tout hasard on appelait la dame au voile humide, vu que personne ne savait son nom. Mais montrer la faiblesse d'une femme curieuse, violer la parole de chevalier qu'il avait donné à Mathilde ! telles étaient les considérations qui lui liaient la langue toutes les fois qu'il était tenté d'adresser quelques questions à sa moitié, il se flattait cependant de la connaître un jour, et en cela il comptait sur le caractère

féminin. L'événement prouva qu'il s'était bien trompé, car Mathilde garda son secret au fond de son cœur avec autant de soin qu'elle tenait serrée dans sa cassette la boîte de bois, présent de la mystérieuse marraine.

La prophétie de la naïade s'accomplit avant que l'enfant pût se passer de ses lisières. Mathilde tomba malade et mourut sans avoir le temps de disposer, selon les intentions de la nymphe, de la petite boîte de bois en faveur de sa fille. Au moment de sa mort, Wackermann se trouvait à Augsbourg à un tournoi, dont il revint rapportant un prix décerné par l'empereur Frédéric. Lorsque le nain, commis à la garde de la tourelle, vit son maître s'approcher du château, il fit retentir son cornet, suivant l'usage ; mais il n'en tira pas, comme à l'ordinaire, des sons propres à ranimer la gaieté, et il ne fit entendre que des accents lugubres. Wackermann se sentit le cœur serré et dit en se retournant vers ses cavaliers : Petit-Jean ne nous annonce rien de bon ; il me semble entendre les cris du funèbre hibou. Les cavaliers furent saisis de crainte, ils jetèrent sur leur maître des regards où se peignait la tristesse, et l'un d'eux répondit : J'entends des sons funèbres ; Dieu nous préserve de malheur ; quelqu'un est mort dans le château. Wackermann enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et les étincelles jaillirent sous les pas du rapide coursier. Le pont-levis s'abaissa ; les regards inquiets que le chevalier promenait dans la cour du château, furent frappés par des signes de deuil ; une lanterne allumée recouverte d'un long crêpe et toutes les croisées fermées.

Les sanglots des domestiques parviennent à son oreille ; car dans le moment même on venait de placer dans la bière les restes inanimés de Mathilde. A la tête du cercueil étaient assises les deux filles aînées de la châtelaine, vêtues d'habits de deuil et enveloppées de crêpes ; au pied on voyait la filleule de la Nymphe. Incapable encore de sentir la perte qu'elle venait de faire, ses innocentes mains effeuillaient quelques-unes des fleurs dont on avait orné le corps de sa mère.

Ce triste spectacle accabla Wackermann ; il se précipita sur le corps de Mathilde, l'arrosa de ses larmes, colla ses lèvres tremblantes sur les lèvres inanimées de celle que son cœur adorait, et s'abandonna à la douleur dont son âme était dévorée. Il suspendit son armure dans la salle d'armes ; la tête couverte d'un chapeau à bords rabattus, enveloppé dans un manteau de deuil, il s'assit près du cercueil, plongé dans la plus morne tristesse.

Mais le temps fit son effet ; cette grande tristesse se dissipa et Wackermann songea à donner sa main à une seconde épouse. Son choix tomba sur une jeune femme dont la pétulance formait un contraste parfait avec la douceur de la modeste Mathilde. Le train de la maison éprouva une métamorphose complète ; la nouvelle châtelaine aimait le luxe et la dépense ; elle traitait les domestiques avec hauteur ; tous les jours il y avait des festins au château, et elle donna à Wackermann de nombreux enfants ; les filles du premier lit étaient totalement négligées. Lorsque les deux aînées furent grandes on les mit en pension dans un couvent de Dunkespield ; la petite Mathilde, abandonnée aux soins d'une nourrice, se trouva reléguée dans une chambre éloignée de l'appartement de la châtelaine, afin que cette femme frivole, à laquelle les soins du ménage étaient odieux, ne fût point incommodée par sa vue. Les dépenses allaient tellement en croissant, que les brigandages de Wackermann ne suffirent bientôt plus pour défrayer la maison. La nouvelle châtelaine en était